

LA LITTÉRATURE AU COLLÈGE.

ÉTUDE EN DEUX TABLEAUX.

Premier Tableau.

(L'université est une belle nourrice aux hanches bien acensées, aux puissantes mamelles, d'apparence un peu farouche, un peu rêche, mais bonne femme dans le fond et très amoureuse d'égalité. Elle est entourée d'un tas de petits bambins qui crient sous prétexte de jouer et se bousentent avec beaucoup de bruit et de poussière : ce sont des fils de notaires, de marquis, de clériciers, d'architectes et de tailleurs, à qui elle donne indistinctement à têter du grec par sa mamelle gauche et du latin par sa mamelle droite. Asseyons-nous et écoutons. Nous sommes dans la troisième division, celle des *petits*.)

La nourrice. — Gustave, viens têter.

Gustave. — Je ne veux pas, j'ai assez bu, et puis ça ne me nourrit pas votre lait. Papa dit comme ça qu'on devrait bien nous apprendre un peu le français, parce que l'autre jour, comme je lui récitais une fable de Florian, arrivé à l'endroit où il y a :

De la société tu vois ici l'emblème, il m'a demandé ce que c'est que la société : alors je lui ai dit que c'est du monde plein une chambre, et il m'a grondé ; c'est pas de ma faute, na !

La nourrice. — Vous êtes un petit raisonneur et votre papa ne sait pas ce qu'il dit.

Gustave. — Je voudrais bien qu'il vous entende ! Il a une grosse canne, papa, et il vous ficherait une fameuse danse !

La nourrice. — Tenez, voilà pour votre peine, petit insolent ! (Elle lui donne le fouet et le met dehors. — Suivons la nourrice qui va instruire la deuxième division, c'est-à-dire les *moyens*.)

Deuxième Tableau.

La nourrice. — Lane-or, récitez votre Racine. (Lanctot se lève en se dandinant du pied gauche sur le pied droit, et du pied droit sur le pied gauche avec cette régularité qui a donné tant de fois le mal de mer à la bonne nourrice ;) il annonce :

Oai, je viens dans son temple adorer l'éternel ; souffle-moi donc, Maximilien. (Pendant que Maximilien cherche son livre pour souffler, Lanctot occupe la nourrice en faisant : euh ! euh ! et en promenant le dos de son livre, sur son pupitre du nord au sud et de l'est à l'ouest.)

Maximilien, soufflant. — Je viens selon...

Lanctot. — Je viens selon.....

Maximilien. — L'usage antique.....

Lanctot. — L'usage antique.....

La nourrice. — Plumette, que lisez-vous là ? apportez-moi ça.

(Plumette dégringolé les gradins et apporte un Molière.)

La nourrice. — Comment ! un Molière ! mais vous savez bien que c'est un livre défendu !

Plumette. — Dame, papa m'a demandé l'autre jour de qui étaient les *Plaidours*, je lui ai dit que c'était de Molière, et il m'a grondé pendant deux jours en criant que c'était honteux à mon âge de ne pas connaître Molière.

La nourrice. — Vous serez au pain sec et je confisque ce livre.

N. B. — Voilà la littérature comme l'étudient certains individus ; ... c'est sans doute comme ça que doit l'avoir apprise le rédacteur du *Pays* ! ...

FAITS DIVERS.

— C'est aujourd'hui que la petite Dollie Dutton fait ses adieux au public Montréalais. Nous pouvons dire qu'elle aura été, pendant son séjour ici, fêtée, choyée, mijotée à qui mieux mieux par les dames et les messieurs, qui s'obstinaient fort honnêtement de *ponvoir* embrasser son frais petit minois, lorsqu'elle est portée dans une corbeille de fleurs, tout autour de la salle Nordheimer. Dollie Dutton chante comme une vieille femme la chanson : *J'ai soixante-deux ans*. Elle ne pèse que quinze livres et n'est pas plus haute que la botte du géant qui fait aussi son apparition avec elle, et auprès duquel elle semble un pygmée. C'est une vraie fortune pour le directeur M. Norton que de posséder un tel prodige. C'est une riche mine d'or qu'il exploitera fructueusement partout où il ira avec la petite Dollie, à laquelle nous ne disons pas adieu, mais au revoir !

— Mercredi soir, Son Honneur le Maire, a déposé sur la table du Conseil-de-Ville, les portraits de Sa Gracieuse Majesté, la Reine d'Angleterre, du Prince Albert et de S. A. R. le Prince de Galles, comme dons offerts à la ville de Montréal.

— Le règlement projeté pour mieux faire observer le dimanche, a été passé. Les auberges et les hôtels de la cité seront obligés de fermer depuis le samedi soir à onze heures jusqu'au lundi matin. On a conféré à la police les pouvoirs nécessaires pour le maintien de ce règlement.

— Un des conseillers qui se trouvait absent lorsque la première clause du règlement fut adoptée, se leva tout-à-coup pour annoncer au conseil qu'il venait d'étudier cette clause, et que si les membres l'avaient bien comprise comme lui, ils ne l'auraient pas passée. "Que va devenir le pauvre, qui dépend d'un contracteur qui n'a à que le nom, et qui très souvent le samedi soir, attend jusqu'à 11 heures, minuit, pour avoir de l'argent ?" Malheureusement, les bonnes intentions de ce conseiller arrivaient trop tard ; et l'on sait ce que vaut la *moutarde après dîner* ! Et qui est-ce qui attend à onze heures, minuit, pour aller chercher de quoi manger ?

ECHOS CANADIENS.

Dans un dîner d'artistes qui eut lieu à Montréal, il y a près de deux mois, madame Dairo, actrice de la troupe française, s'amusa à se faire verser du rhum outre mesure par un de ses voisins de table. Fatigué de ce manège, un convive s'écria, dit-on : "Assez de rhum à Dairo...." (*assez Dromadaire.*)

PAR LE TÉLÉGRAPHE.

ARRIVÉE DE "L'AFRICA."

New-York, 10 oct. 1860.

L'*Africa* parti de Liverpool le 29, via

Queenstown le 30, a abordé au Cap Race lundi matin.

Ancône a capitalé le 29.

Lamoriecière était prisonnier de guerre avec ses troupes.

On dit que les Sardes ont réussi dans leurs opérations de siège contre Ancône, malgré la résistance désespérée de la garnison de la place. Ils ont pris le fort Dallegroce.

On affirme que le pape dans son ultimatum à la France menace de quitter Rome immédiatement, à moins que la France n'intervienne pour arrêter les progrès des Sardes. On dit qu'une majorité des cardinaux a recommandé son départ.

Un corps additionnel de troupes françaises a été ordonné et les avant-postes français ont été placés à deux milles des limites de Rome.

La nouvelle que les troupes garibaldiennes ont été repoussées à Capoue est confirmée. On dit qu'elles perdirent 400 tués et blessés et 200 prisonniers. Elles ont, nonobstant, maintenu leurs positions et renouvelé l'attaque en force.

On dit que les troupes du roi s'élèvent à 50,000 hommes et qu'il est déterminé à se battre.

Le ministère garibaldien à Naples a résigné. Signor Comforte était sur le point de former un nouveau ministère professant des opinions extrêmes.

Le texte de la dépêche de lord John Russell prévenant la Sardaigne de ne pas attaquer la Vénétie est publié.

On avait des nouvelles de Calcutta jusqu'au 22 et de Hong-Kong jusqu'au 10 août, mais elles sont sans importance.

VARIETES.

Le premier Départ ou un Naufrage.

Le moment le plus douloureux était enfin venu ! Depuis trois mois, on se préparait à un départ que commandaient les plus impérieuses circonstances ; depuis trois jours, depuis le matin surtout, on se prodiguait les plus tendres caresses, on épuisait toutes les formules de l'adieu. Hélas ! c'était en vain, car l'heure du départ était sonnée. Ni les sanglots déchirants d'une mère éplorée, ni les tendres caresses de charmantes petites sœurs pouvaient en ce moment retarder un funeste voyage que la raison seule prescrivait. Il fallait partir !!! Alors, plein d'un courage et d'une résignation héroïque, le jeune voyageur qui avait à peine atteint sa dix-neuvième année, voyant que cette scène commençait à l'émouvoir et qu'il perdait un peu de sa fermeté, se détourna et ramassa le pou de ses paupières une grosse larme qui était près de s'en échapper, puis se laissa glisser jusqu'aux genoux de sa mère, comme pour lui demander sa bénédiction, celle-ci prit alors à deux mains la tête de son fils, posa ses lèvres sur ce jeune front, l'arrosa d'un nouveau baptême de pleurs, et prolongea le plus longtemps possible ce dernier baiser maternel. Puis il partit !!!

Mais longtemps après, dans ce même endroit, l'on voyait encore s'agiter dans l'espace le mouchoir d'une inconsolable mère.

.....
A la vue de la mer, de ce navire qui l'em-